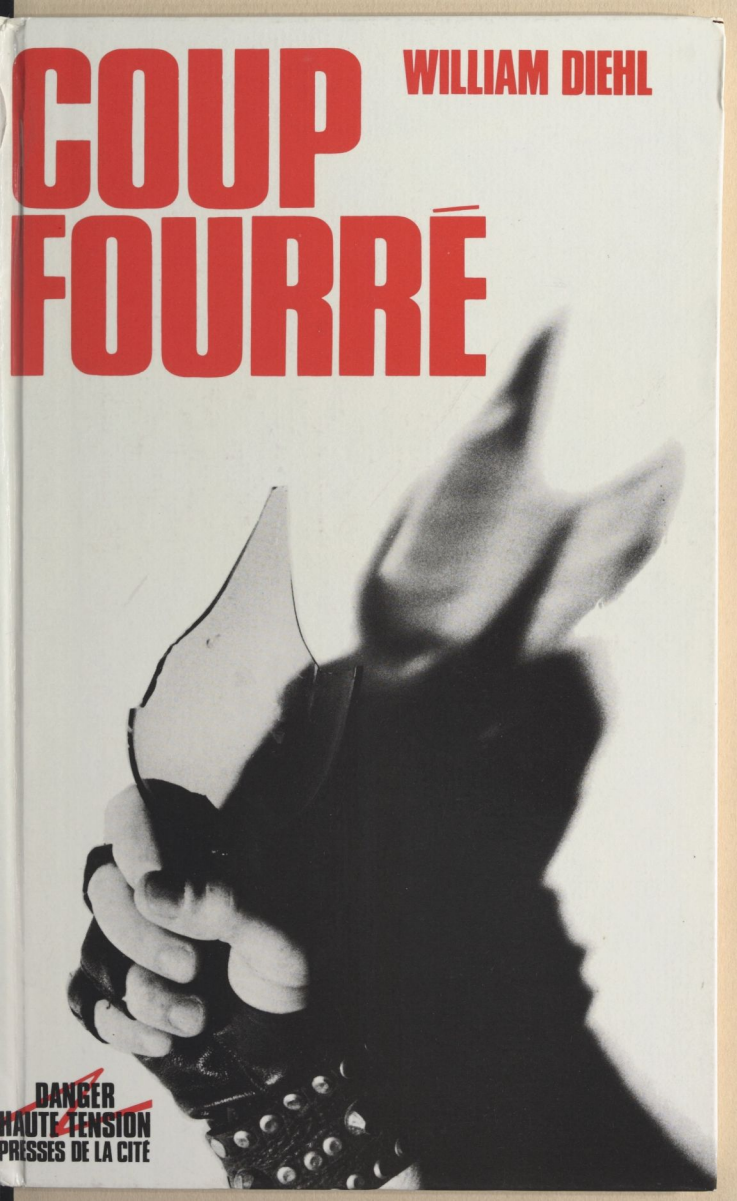
COUP FOURRÉ

WILLIAM DIEHL



DANGER HAUTE TENSION

PRESSES DE LA CITÉ



EL 804
13463
(9)

Dans la même collection :

Elmore Leonard, *Stick*
Stephen Greenleaf, *Sale Bled*
Stephen Greenleaf, *Idées noires*
Stephen Greenleaf, *Témoin à charge*
Joe Gash, *Classé X*
Vincent Patrick, *la Valse des malfrats*
Ed Mc Bain, *Lightning*
Elmore Leonard, *la Brava*
Ben Mochan, *Poings d'acier*
Joe Gash, *le Confessionnal*
Elmore Leonard, *Un drôle de pèlerin*

83
IL 12

WILLIAM DIEHL

COUP FOURRÉ

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

DI - 26-09-1985 - 25870

Titre original :
HOOLIGANS
Traduction :
Eric WATTON

Publié avec l'accord de VILLARD BOOKS, New York.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part que les *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1984 by Hooligans, Inc.
© Les Presses de la Cité 1985 pour la traduction française
ISBN : 2-258-01610-X

1

UN, DEUX, TROIS

Pour moi, retourner à Dunetown, c'était pire que d'aller au Viêt-nam. Je ne savais pas vraiment ce qui allait me tomber dessus, en Indo. Mais Dunetown, je connaissais...

Quand l'avion amorça sa descente, les souvenirs commencèrent à me harceler. Des souvenirs que j'avais essayé d'oublier pendant pas mal d'années. J'avais vécu ici le dernier été de mon existence. Après, tout était devenu automnal. Du vert, je suis passé aux couleurs de transition, aux nuances de la mort.

Celles du Viêt-nam.

D'ocre rivières boueuses. Des sacs mortuaires vert bouteille. Des cendres noires à la place des arbres et des villages. Des visages gris aux yeux blancs attendant d'être emballés dans des housses et renvoyés au pays pour y être enterrés.

Telles étaient les couleurs de ma vie depuis cet été-là. En 1963.

Il y avait très longtemps de ça.

Pendant plus de vingt ans, j'avais essayé de supprimer les cicatrices laissées par cette année 63. Et, aujourd'hui, elle me sautait au visage; toujours aussi vivante. Des silhouettes d'une autre époque dansaient soudain devant moi comme si rien ne s'était passé entretemps. Chief. Titan. Wally. Butts et Vince Dooley. Teddy.

Doe.

Le temps avait émoussé la lame de ces souvenirs, mais une seule douleur persistait, inchangée, terrible. Doe Findley était tout ce qui restait de mes fantasmes. J'avais évacué la plupart de mes autres rêves, mais celui-là, je l'avais gardé, protégé, nourri d'espoir et je n'étais pas encore prêt à le sacrifier à la réalité.

Il pleuvait. Une averse particulièrement tenace. Le petit avion à réaction survolait les marais quand je jetai un coup d'œil par le hublot constellé de gouttes d'eau luisantes. Je cherchai un point de repère pour m'orienter à la fois dans le temps et dans l'espace. Je m'attendais à voir la même cabane, qu'on appelait pompeusement salle d'attente, avec son distributeur à café et une demi-douzaine de

chaises. Le temps vous joue des tours. Dans votre tête, il s'arrête. Les gens ne vieillissent pas ; la peinture sur les maisons ne s'écaille pas ; les arbres ne grandissent pas ; l'herbe même ne pousse pas.

Ce que je pensais trouver en regardant par ce hublot, c'était le passé. Pas un terminal de verre et métal chromé à ras le sol. Ni une explosion de lumières multicolores, noyant d'orange les pistes, les zones d'embarquement et les parkings. Il y avait plus de circulation sur la piste qu'à Las Vegas un samedi soir. Vingt ans de réalité quotidienne, c'était dur à avaler en une seule dose. Et pourtant, ce fut à ça que j'eus droit.

En descendant de l'avion, je me souvins d'une phrase que mon père avait l'habitude de dire : « Tout ce qui vient trop facilement n'en vaut pas la peine. »

En fait, c'était ma mère qui disait ça. Mon père était mort au combat dans le Pacifique, trois mois après ma naissance. Je n'ai jamais été très fort en géographie, mais, à mon entrée à l'école, je savais tout sur l'île de Guadalcanal. Je connaissais ses coordonnées, sa forme, ses dimensions — un peu moins de cent soixante kilomètres de long sur cinquante de large — et sa valeur stratégique dans la reconquête du Pacifique. Je savais également qu'à vingt-deux heures quinze, le 20 août 1942, son LST ayant explosé sous lui avant même de toucher la plage, le capitaine J. L. Kilmer avait cessé d'être mon père pour devenir une légende dans l'esprit de ma mère et un tableau de décorations au-dessus de ma table de travail. Guadalcanal n'était pour moi qu'un moche caillou au milieu de l'océan, pour lequel personne n'aurait dû mourir. Plus tard, j'allais faire moi aussi l'expérience de cette sorte d'acharnement futile.

Ma mère se crut investie d'une mission sacrée : transmettre la pensée de ce grand homme. Toute mon enfance, j'eus droit à des sermons qui commençaient invariablement par « ton père avait l'habitude de dire que... ».

Et elle me balançait un nouvel article de foi.

Vers l'âge de seize ou dix-sept ans environ, je réalisai enfin que, pour transmettre à ma mère toutes les platitudes dont elle m'avait abreuvé pendant mon enfance, et dont elle attribuait l'origine à la grande sagesse de mon père, ce dernier aurait été dans l'obligation de parler constamment, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant les deux années de leur mariage. Son personnage avait donc été créé de toutes pièces par ma mère. Et cela avait marché. Avant que je ne découvre la supercherie, je m'imaginais que mon papa, à vingt-deux ans, était aussi intelligent qu'Homère, Socrate, Newton et Benjamin Franklin réunis. Et le plus drôle, c'est qu'au fond, j'y crois toujours.

« Ton père disait : Tout ce qui vient trop facilement n'en vaut pas la peine. »

J'aurais dû écouter ce fameux adage, quand la pluie déferla sur moi, au pied de l'avion. Mais j'avais d'autres soucis. Ça passa d'une oreille à l'autre, sans ralentir au milieu.

Quand j'entrai dans le terminal de Dunetown, la réalité me sauta au visage : c'était un bloc de béton long de cent mètres, au moins,

doté d'un trottoir roulant, d'un snack-bar ouvert nuit et jour, d'un restaurant style européen et de deux bars.

Le temps de traverser le hall et de prendre mes bagages, je reconnus un pickpocket de classe internationale, Dan Delaney, dit « Les Doigts », deux putains de San Diego dont les noms m'échappèrent sur le moment et un artiste de l'escroquerie nommé Eddie Fuereco, dit « L'Espagnol », qui essayait d'estamper un cave en chemise hawaiienne.

Tous étaient en train de travailler. Cela me donna matière à réflexion.

L'employée de la compagnie aérienne me remit une enveloppe contenant des clefs de voiture, une réservation au *Ponce Hotel* et une carte de la ville pour me montrer comment y arriver. Il y avait également un message téléphoné vingt minutes auparavant :

« Retrouvez-moi aussi vite que possible aux urgences de l'hôpital municipal. »

C'était signé « lieutenant Morehead, police locale », et ça me rappelait opportunément la raison de ma présence ici. On ne m'avait pas expédié à Dunetown pour pleurnicher sur ma jeunesse envolée. Depuis cinq ans, je poursuivais un gangster du nom de Franco Tagliani, qui dirigeait une bande particulièrement coriace, la Triade de Cincinnati. Ça faisait cinq ans que j'écoutais sa voix sur bande magnétique, que je l'observais aux jumelles, que je le photographiais au téléobjectif. J'avais tout essayé. Tout ce qui était autorisé par la loi.

Rien à faire.

En cinq ans, je n'avais pas réussi à rassembler un début de dossier d'instruction. C'était une situation embarrassante.

Et puis il avait disparu. Et avec lui, toute son équipe. Comme ça, avec armes et bagages. Un vrai coup de baguette magique. Et neuf mois plus tard, Tagliani avait refait surface à Dunetown. Le dernier endroit au monde où j'aurais voulu le retrouver.

Je fis l'impasse sur l'hôtel et fonçai tout droit à l'hôpital. Effectivement, une sorte de géant déguisé en lieutenant de police m'attendait à la porte.

— Morehead, fit-il en me tendant une main énorme. Appelez-moi Dutch.

— Jake Kilmer.

Cinq minutes plus tard, je me retrouvai face à face avec Franco Tagliani pour la première fois de ma vie. Il était dans un tiroir de la morgue, avec un trou dans le dos, une entaille à l'épaule, une autre sur le front et un deuxième trou à l'œil droit, le coup de grâce.

L'étiquette à son orteil le présentait comme Frank Turner, mais il n'y avait pas le moindre doute : je connaissais Tagliani depuis longtemps.

Dans le tiroir voisin, aussi mort que lui, se trouvait son bras droit, Nicky Stinetto. Trois balles dans le buffet. Il était enregistré sous le nom de Nat Sherman.

Les deux corps étaient sérieusement brûlés et portaient de nom-

breuses traces de contusions. Ils avaient été descendus par deux armes différentes. Pas besoin d'être coroner pour voir la différence entre le trou d'un 22 et celui d'un 357.

— Deux pros ? suggérai-je.

— Et ça ou Wyatt Earp, marmonna Morehead avant de continuer sur le ton d'un rapport officiel. Les homicides ont eu lieu à dix-neuf heures quinze, approximativement, chez le défunt Turner... ou Tagliani, comme vous préférez. La fusillade a été suivie par une explosion. On est en train de calculer l'angle de la bombe à l'heure qu'il est. C'est la rombière de Tagliani qui a tout pris dans la gueule. Elle est en réanimation et sa vie ne tient qu'à un fil... littéralement.

Je regardai ma montre. Il était un tout petit peu plus de neuf heures.

— Vous avez fait vite. Ça s'est passé il y a moins de deux heures.

— On est équipés, ici... On a des bandes magnétiques...

Billy Morehead était allemand jusqu'au bout des ongles. Ses yeux bleu pâle considéraient le monde avec une froideur qu'accentuaient ses lunettes cerclées d'or. Il avait le gabarit d'un taureau primé et ses cheveux couleur de paille grisonnaient sur les tempes. Il avait beaucoup de calme en réserve, mais aussi une très nette prédilection pour les jurons germaniques. De quoi justifier son surnom. Je ne le connaissais que depuis trente minutes, mais j'aimais déjà son style : il était à la fois cordial et circonspect.

— Tant pis pour eux. Espérons que la veuve s'en sortira. Peut-être a-t-elle vu quelque chose ?

— Même si c'est le cas, elle ne se mettra jamais à table. Ils sont tous comme ça.

Il n'y avait pas grand-chose à faire dans cet endroit jusqu'à l'autopsie. Nous montâmes au deuxième étage. Mrs. Tagliani avait l'air d'une astronaute en route pour la Lune avec tous les appareils qu'on lui avait branchés sur le corps. Impossible de voir son visage à cause du masque à oxygène. L'électrocardiographe semblait très paresseux.

Personne de la famille n'était en vue. Je m'informai auprès de Dutch. Il haussa les épaules et lissa sa moustache avec le pouce et l'index de chaque main.

— Doivent se cacher sous le lit...

L'interne, un jeune blanc-bec à la peau d'adolescent, nous annonça que la veuve souffrait de brûlures sur soixante-dix pour cent de son corps. Sa poitrine et son estomac étaient criblés de débris de verre. En plus, elle avait été ensevelie sous les décombres au moment de l'explosion, ce qui avait provoqué des blessures importantes à la tête.

— Quelles sont ses chances ? demandai-je.

— Infimes. Ne comptez pas sur elle, fit le jeune médecin avant de disparaître.

— J'ai placé un homme à la porte principale, un autre, déguisé en infirmier, à cet étage. Personne ne peut l'approcher, grommela Dutch. Venez donc avec moi. Il faut que j'aille voir mes hommes.

Mrs. Tagliani prit la décision pour moi. Le bip s'arrêta brusque-

ment et, sur l'écran, les lignes vertes devinrent horizontales. La machine se mit à siffler de façon continue et nous entendîmes l'interne rameuter ses troupes dans le couloir avant de faire irruption dans la pièce, armé d'une table roulante chargée d'instruments de réanimation. Nous restâmes là dix minutes, jusqu'à ce qu'ils renoncent.

— *Eins, zwei, drei,* grogna Dutch entre ses dents. On dirait que vous avez fait un long voyage pour rien, monsieur Kilmer. Faut que j'appelle les Homicides pour leur annoncer la bonne nouvelle. Vous êtes installé au *Ponce,* c'est ça ?

— Exact.

— C'est un endroit sympa.

En ressortant du bureau où il venait de donner ses coups de fil en un clin d'œil, il m'entraîna vers le parking.

— On m'a dit que vous connaissez la ville.

— Ouais... si elle n'a pas changé depuis vingt ans.

Il rigola, mais c'était un rire sardonique, sans joie.

— Suivez-moi, Kilmer. Je vous indiquerai l'hôtel. Vous allez avoir des surprises. Une fois là-bas, vous pourrez garer votre bagnole et je vous emmènerai au Magasin.

— Au Magasin ?

— C'est comme ça qu'on appelle notre planque.

2

UN PEU DE TOURISME

On n'était pas loin de l'hôtel, mais j'en vis assez à travers le pare-brise et le rideau de pluie pour savoir ce qui était arrivé à Dunetown en vingt ans. La ville ne présentait aucune trace de rides, aucun signe de vieillissement. C'était une belle femme qui avait décidé de faire le trottoir. Après la visite à la morgue, ce spectacle me souleva le cœur.

Vingt ans auparavant, Ocean Avenue était une promenade romantique bordée de magnolias serpentant en direction de la mer. Aujourd'hui, c'était une autoroute à six voies bordée de réverbères et d'hôtels. Les frondaisons avaient cédé la place aux néons.

Le pire m'attendait sur Front Street. Le choc fut si grand que je m'arrêtai et descendis de voiture malgré la pluie pour contempler le désastre.

Front Street, dans mon souvenir, c'étaient deux vieux cinémas, un drugstore avec un distributeur de soda en marbre, où on pouvait avoir un *milk-shake* avec de la vraie glace et s'asseoir pour le déguster sur une table de bistrot. Il y avait aussi une vénérable institution, le grand magasin de Dunetown, *Blaine's*, qui occupait tout un pâté de maisons. Les gens de Dunetown, autrefois, achetaient tout chez *Blaine's :* leurs couches jetables et leurs cercueils.

Tout ça avait disparu. Plus de *Bucky's Drugstore,* plus de *Blaine's Department Store.* Les deux cinémas des familles étaient devenus des boutiques pornos ouvertes en permanence. Les trottoirs étaient occupés par des putes et des tenanciers de boîtes de nuit qui vantaient la qualité de leurs spectacles. Le battement de la musique disco était le thème musical de cette rue. J'avais déjà vu ça à Hollywood, sur le Strip, ou à Boston. Le scénario était toujours le même. Impossible de prendre un verre dans cet endroit sans avoir une paire de seins sous les yeux ou se faire racoler par une serveuse, ou un serveur, suivant vos goûts en la matière.

Comment était-ce arrivé ? Comment Chief et Titan avaient-ils pu laisser faire, eux qui adoraient leur ville comme leur propre mère ?

Cette pustule de néon se prolongeait sur six rues avant de

disparaître brusquement. On avait l'impression qu'un mur invisible empêchait le développement de ce cancer. Au-delà, Dunetown redevenait élégante : le temps était passé dans cet endroit sur la pointe des pieds, en silence, laissant dormir les arbres vénérables et les hôtels particuliers vieux de deux cents ans. Ce quartier-là avait été restauré dans sa grandeur historique avec une précision invraisemblable : chaque coin de rue était éclairé par un réverbère à gaz, laissant aux fenêtres des maisons le soin d'éclairer les trottoirs. Toutes les quatre rues, on ne trouvait un petit square fleuri avec sa fontaine au centre. Ici, tout était symétrie et raffinement.

Ma réaction fut très simple : pour moi, cette ville était schizo jusqu'à la moelle...

3

LA VILLE PERDUE

Dutch m'attendait sous le porche du *Ponce*, le point de rassemblement des politiciens locaux. Chaque fenêtre était garnie de plantes en pots et c'était, à Dunetown, une des rares choses qui n'avaient pas du tout changé. Je passai le volant au gardien du garage et filai cinq dollars à un groom pour qu'il monte mes bagages dans la chambre qu'on m'avait réservée. Pendant tout ce temps, Dutch resta planté près de la porte, les mains dans les poches, une *Camel* au bec et l'air de se foutre du tiers comme du quart. Finalement, je jetai mon porte-documents sur la banquette arrière de sa bagnole et m'installai devant.

— OK, c'est reparti , marmonna-t-il en s'engageant sur la chaussée bordée de palmiers.

Il n'était pas bavard. Dans son attitude, il restait coopératif, mais toujours sur ses gardes. En plus, dans mon esprit, l'enquête sur Tagliani-Turner était passée au second plan. J'étais beaucoup plus intéressé par les transformations subies par Dunetown. Au bout d'un kilomètre de silence, je m'exclamai :

— Mais que diable est-il arrivé à cette ville ?

Il me regarda drôlement pendant un court instant avant de sourire :

— Ah, c'est vrai : j'oubliais que vous avez vécu ici, autrefois.

— Pas ici, corrigeai-je. Pas dans *cette* ville. Du reste, je n'y vivais pas. J'étais ce qu'on pourrait appeler un estivant.

— C'était à quelle époque ?

J'essayai de paraître détendu. Je ne voulais pas trop en dévoiler à un type que je connaissais à peine. Et je ne voulais surtout pas qu'il sache combien cette ville était importante dans ma mémoire.

— Oh, il y a vingt ans... J'ai dû habiter ici deux mois. Pas plus.

— Vous étiez un gosse, alors.

— Oui... J'étais en dernière année du collège...

Sans rentrer dans les détails de ma vie privée, je ne voulais pas non plus faire des mystères là où il n'y avait pas lieu d'en faire.

— ... Teddy Findley était mon meilleur ami, ici, ajoutai-je après une seconde ou deux d'hésitation.

— Oh... Je vois. Alors vous savez ce qui s'est passé ?

— Non, j'ai perdu contact avec la famille.

— Vous savez que Findley est mort ?

— Vous voulez dire Teddy ?

— Ouais.

— C'est après que j'ai rompu les liens avec eux.

— C'est le champ de courses qui a tout chamboulé. La ville a été prise du démon des courses. En 63, il devait y avoir quoi ? soixante-quinze mille habitants ? Dunetown doit en compter trois cent mille maintenant. La moitié d'entre eux a quelque chose à se reprocher. L'hippodrome ne manque pas de classe. Un peu comme à Saratoga.

— Où est-il ?

— Derrière, sur l'autre rive. C'est trop sombre, maintenant, pour aller y jeter un coup d'œil...

— Mmh... Et alors ? Un hippodrome du genre rupin, ça ne met pas une ville dans cet état-là...

— Faut croire que les gens d'ici s'imaginaient des choses. Qu'ils allaient avoir une clientèle genre Ascot, la reine d'Angleterre et tout le tralala. Tout le monde debout à siroter le thé, le petit doigt en l'air. Z'étaient pas préparés à l'arrivée des turfistes ordinaires venant de tous les horizons, qui fument le thé, mais ne le boiraient pour rien au monde...

— Alors Front Street vit de ça ?

— Et de tout ce qui vient avec. Les profiteurs marginaux. Front Street, c'est rien à côté du reste. On se croirait à la « Petite Miami ».

— Mais qui a décidé de tout ça ? La ville était plutôt bien tenue avant.

— Findley se fait vieux, vous savez. Il est pratiquement seul de l'ancienne génération. Ce sont les héritiers qui ont pris le relais. Les dépositaires du trésor sacré, vous croyez ? Ben non. La plupart sont des lavettes. Rien entre les jambes, à part un ou deux.

— J'en connais probablement quelques-uns, fis-je.

— Probablement. Mais il n'y a pas eu qu'eux. Suffisait d'avoir un mètre carré de terrain à vendre pour être sollicité par toute sorte d'entrepreneurs véreux. Maintenant, vous verrez partout des copropriétés aux noms ronflants, des appartements de super-luxe. Trois palaces sur la plage, un autre en construction. De la promotion immobilière à perte de vue. Il y a même deux marinas aussi grandes qu'à Del Mar. Ça vous soulève le cœur ? Attendez seulement d'avoir vu la Ville perdue à la lumière du jour !

C'était la première fois que j'entendais ce sobriquet. Ce ne serait pas la dernière...

— Je suis quand même surpris que Findley et ses caciques aient laissé faire...

— N'y pouvaient rien, grommela Dutch. Ceux qui ne sont pas morts avant étaient trop vieux pour faire face.

Il était vaguement en colère, à présent. En colère et méprisant pour

cette clique d'incompétents et de naïfs. Il sembla s'en apercevoir lui-même et se concentra sur la conduite pour se calmer.

J'essayai alors de rompre le silence. Par politesse ou par sympathie ? C'était difficile à dire pour l'instant.

— Mon père avait l'habitude de dire qu'on peut hériter du sang de ses aïeux, mais pas de leur caractère.

Nous traversions une partie de Dunetown qui m'était familière, ce quartier qui avait été restauré dans son élégance classique. Je me souvenais des promenades en voiture que nous faisions avec Chief Findley et Teddy. Un dimanche, en particulier : nous étions dans la Rolls noire de Chief. Il était assis sur le bord du siège, ses cheveux argentés au vent.

A cette époque, le quartier était tombé en ruine. il n'y avait plus que des maisons défraîchies louées pour rien.

— Nous allons restaurer ce coin, les enfants ! Vous allez voir ça ! avait solennellement annoncé Chief avec son accent mi-irlandais, mi-sudiste, en désignant les édifices délabrés. Et ça ne sera pas un musée comme à Williamsburg, mais une vraie ville ! Où les gens seront heureux et fiers de vivre. Heureux de communiquer avec leur histoire, de partager les murs et les lits avec leurs fantômes. Ça sera le cœur de la cité ! Et si le cœur s'arrête de battre, la cité mourra. Souvenez-vous de ça, petits... Un jour, elle sera sous votre responsabilité, avait-il ajouté à mi-voix.

Et Teddy s'était tourné vers moi pour me lancer un clin d'œil. En ce temps-là, j'étais l'un des espoirs de la ville et Chief Findley avait tout du sénateur romain.

Il semblait avoir tenu son pari. Mais à quel prix ! Le quartier des affaires était littéralement descendu aux enfers, mais ici, les parcs et les squares rehaussaient l'allure de la cité, la laissant respirer un air pur et prospérer naturellement avec son individualité propre. Ici et là s'étaient installées des boutiques chics et des galeries d'art. On voyait tout de suite que le bon sens avait présidé aux destinées de cet endroit.

— Ça s'améliore nettement.

— Il fallait bien qu'ils donnent aux petits joueurs un endroit pour se distraire, répondit Dutch, d'une façon très terre à terre.

Nous tournâmes à gauche puis à droite pour revenir à la réalité. Nous étions maintenant sur les bords de Back O'Town, une sorte de zone tampon entre Dunetown et le ghetto noir. L'air s'était brusquement chargé de pauvreté. Les boutiques chics avaient cédé le pas aux magasins de fripes et de meubles à prix réduits. C'était la partie usée de la ville. Usée jusqu'à la corde, même : des parkings à l'abandon, envahis par les mauvaises herbes et les épaves, des hôtels borgnes peuplés de vieillards sans le sou...

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, Dutch ?

— Je suis venu de Pittsburgh, il y a presque quatre ans maintenant. Juste après le référendum pour le champ de courses.

— On l'a construit quand ?

— Il a été inauguré voici deux ans. Ça n'a pas traîné, après. Il faut

tendre l'oreille pour trouver un accent sudiste dans ce coin, actuellement.

Lui-même avait un parler de Pennsylvanie qui ne pouvait tromper personne.

— Vous voulez dire, comme le vôtre ? plaisantai-je.

Il pouffa de rire :

— C'est ça, comme le mien.

— Depuis combien de temps êtes-vous flic ?

— Depuis toujours, répondit-il sans même réfléchir.

Il tourna dans une rue résidentielle, roulant très vite, mais sans gyrophare ni sirène.

— Bizarre, quand même, marmonnai-je. Chief et sa bande soignaient leur ville comme un nouveau-né. Ça ressemblait à une histoire d'amour !

— C'est loin, tout ça, l'ami. Aujourd'hui, c'est une étape pour voyageurs de commerce en mal d'impressions fortes, répondit-il avant de marquer une pause. Vous connaissez bien les Findley, hein ?

— Il y a quand même vingt ans entre eux et moi. Ça relâche un peu les liens.

— Pas forcément, fit Dutch en allumant une cigarette. On dirait que vous aviez de l'estime pour le vieux.

— On peut le dire...

— D'après ce que je sais, son fils était un authentique héros. Après sa mort, au Viêt-nam, le vieux s'est effondré. C'est du moins ce qu'on m'a dit.

— Dommage...

J'étais surpris par ma propre indifférence.

— Ouais... Faut croire.

— Je devine que vous avez des réserves au sujet de Findley.

Il haussa les épaules :

— Oh, c'est le mécanisme qui me répugne. Je me méfie de quiconque est resté plus de temps dans la politique qu'il ne m'en faut pour déjeuner. Et je mange vite...

De vieux sentiments me tiraillaient aussi.

— ... C'était comme un fief, Dunetown, poursuivit-il. Deux poids lourds se partageaient le gâteau. Maintenant, c'est à qui sera le plus riche.

— C'est le jeu du pouvoir, fis-je remarquer.

— Et alors ? J'ai un dollar, vous en avez deux. Ça vous rend deux fois meilleur que moi ?

— Non. Deux fois plus dangereux, rétorquai-je.

Il réfléchit pendant quelques secondes.

— Je suppose que ça dépend qui vous êtes, fit-il avant de lâcher la bombe. La fille de Findley a essayé de porter la culotte. Après que Ted Findley s'est fait bousiller, je veux dire...

Bing ! Le choc...

— Comment ça ? demandai-je d'une voix aussi calme que possible.

— Elle s'est mariée avec un type de la haute. Le gars a repris le

flambeau et l'a gardé pour lui. Harry Raines, c'est son nom. Quelle ironie !

— Pourquoi ?

— Le gendre de Findley est président de la commission de l'hippodrome.

Là, il m'avait pris par surprise.

— Comment est-ce arrivé ?

— Sans Raines, il n'y aurait pas eu de champ de courses. Et nous ne serions pas là à en parler.

— Raines...

— Harry Raines, le gendre de...

— Oui, j'ai compris. Je réfléchissais. Ce nom...

— Vous le connaissez ?

— Vaguement.

Je me souvenais du nom, mais j'étais incapable de voir sa tête. Après vingt ans, les visages ne reviennent pas facilement en mémoire.

— C'est Raines qui est derrière l'hippodrome.

— Pourquoi ?

— Ça, faudrait que vous lui demandiez vous-même, fit Dutch.

— Ce Raines, c'est un type qui monte ?

— Vous pouvez le dire. D'après ce qu'on m'a raconté, il va se faire élire gouverneur, un de ces jours.

— Vous voulez dire, à cause du champ de courses ?

— En partie, oui. Je suppose...

— Mais pour le reste ?

— Oh, c'est une longue histoire. Ça vaut bien un dîner, sourit-il

— Entendu, répondis-je du tac au tac. Et qu'en pensez-vous ?

— De quoi ?

— Des chances de Raines en politique ? Il sera gouverneur ou pas ?

— On m'a dit aussi que le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest, fit Dutch Morehead, sans quitter la route des yeux.

4

L'HERITAGE DE LEADBETTER

La pluie s'était transformée en orage quand nous arrivâmes au repaire de Dutch Morehead, un petit centre commercial abandonné, quelque part dans la banlieue, à trois kilomètres du centre de la ville. Les éclairs me permirent de distinguer vaguement cet immeuble en rez-de-chaussée, tout plat et comme écrasé au sol. Les fenêtres avaient été enclouées avec des planches et la construction entière était peinte en noir.

— Ça ressemble au quartier général de la Gestapo, fis-je. C'est lugubre.

— Purement psychologique, marmonna Dutch.

Un énorme panneau, à l'entrée, signifiait au passant qu'il s'agissait du siège de la Special Operations Branch. Dessous, en tout petit, le même passant pouvait, s'il avait une bonne vue, apprendre qu'il s'agissait d'une émanation de la police municipale de Dunetown.

— C'est gentil d'avoir pensé à la police locale.

— N'est-ce pas ? répliqua Dutch en souriant.

— Ça veut dire quoi, au juste, Special Operations Branch ? demandai-je.

— Je ne le sais pas très bien moi-même, fit-il avant d'exploser de colère. Le trou du cul ! Le salopard ! L'enfoiré ! Ce fils de pute de Callahan m'a encore chouravé ma place ! Je l'avais pourtant prévenu de foutre sa caisse ailleurs !

— Vos gars ont quelque chose contre les automobiles ? demandai-je en indiquant une demi-douzaine d'épaves rangées devant l'immeuble, qui faisaient ressembler cet endroit à une casse.

Il marmonna une réponse que je ne compris pas et se gara en bout de ligne.

— Je vais prendre la place de Mufalatta. Il n'est jamais là, de toute façon.

Nous étions à plus de cinquante mètres de l'entrée. Ça faisait loin avec les trombes d'eau qui s'abattaient en ce moment sur le parking.

Dutch stoppa le moteur et alluma une cigarette, avant de m'en offrir une :

— Non, merci. J'ai arrêté.

— Ça m'intéresse pas, fit-il en tirant deux fois plus fort sur sa *Camel*. Je comprends vos sentiments à l'égard du vieux Findley. C'est un gars qui a de la classe, je vous l'accorde. Son dernier coup était bien joué, par exemple.

— Comment cela ?

— Avant de se ranger des voitures, il a fait élire Ike Leadbetter à la tête de la police locale. Findley a compris qu'il fallait un type d'une trempe exceptionnelle pour s'en sortir dans la situation actuelle : les flics du coin étaient des porcs et des péquenots. Leadbetter, par contre, connaissait la musique : il avait redressé la situation à Atlantic City avant d'atterrir ici. C'est lui qui m'a fait venir de Chicago.

— Et Leadbetter est un bon ?

— Il était...

— Il est parti ?

— Nulle part. Il est mort. Il savait que ça arriverait un jour ou l'autre. Il avait beaucoup appris à Atlantic City. Et il était honnête.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Il s'est jeté dans la rivière avec sa voiture. Il y a trois ans de ça.

— Ça pouvait être un accident, non ?

— J'ai cessé de croire aux accidents une heure après mon arrivée à Dunetown.

Je ne voyais pas très bien où était la place de Tagliani dans toute cette histoire. Tuer un chef de la police n'était pas réellement dans ses habitudes. Dutch n'avait pas digéré la mort de son patron et la colère, la frustration, revenaient vite à la surface, quand il en parlait.

— Il y a eu une enquête. Faut pas croire. Seulement ces doux abrutis des Homicides ne seraient même pas capables de distinguer un revolver d'un vélo. Ils ont conclu à l'accident et l'affaire a été classée. Point final.

— Qui a pris la place de Leadbetter ?

— Herb Walters, un type trop vieux. Il est sorti du rang et il tient à sa place. C'est pas le genre à prendre des initiatives, si c'est ce que vous voulez dire. Herb préfère aller à la pêche.

— Il est honnête ?

— Bonne question : je n'en ai pas la moindre idée. Oh, probablement, c'est l'imbécile de service, engagé pour lécher le cul des rupins de la ville.

— Vous ne l'aimez pas non plus...

— Comment vous avez deviné ?

— Pourquoi aurait-on voulu refroidir Leadbetter ?

— Il gênait beaucoup de monde. C'était un flic dur, futé, totalement incorruptible. Du temps de Leadbetter, il n'y avait pas une bagnole à maquereaux dans Front Street. Aujourd'hui, il n'y a plus que des Cadillac roses ou des Rolls mauves.

— Et votre boutique, dans tout ça ?

— On est le cul entre deux chaises, y a aucun doute. On tient à l'œil les étrangers à la ville, mais tout ce qui est local est du ressort des Mœurs. Et ne me parlez pas d'eux...

Je m'affaissai dans mon siège et hochai la tête.

— C'est la joie, ici ! Je vais avoir besoin d'un congé maladie pour digérer tout ça.

— Vous avez qu'à rester ici pour regarder le feu d'artifice, proposa Dutch.

— Vous y croyez ?

— J' crois pas que Turner et sa bande avaient décidé de faire harakiri...

— Son nom, c'est Tagliani.

— Quelle importance ?

— Je sais par expérience que la liquidation d'un grand chef *mafioso* fait des vagues.

— Tu parles !

— Mais si vous êtes sûr que Leadbetter a été déquillé, le coup d'envoi a peut-être eu lieu à ce moment-là !

Dutch jeta sa cigarette dehors. La pluie continuait à tomber dru.

— Ecoutez, Kilmer : je vais vous mettre au parfum, à propos de Leadbetter. Quand Findley l'a engagé, c'était pour faire le ménage dans la ville. Malheureusement, Leadbetter a hérité d'une police locale à chier. Y avait rien à en tirer. Tout était vétuste, pourri jusqu'à la moelle. A lui tout seul, il ne pouvait pas réussir. Il m'a donc appelé à la rescousse et m'a donné un budget décent avec l'ordre de recruter des vrais pros, des gars solides, insensibles aux tentations. J'ai rassemblé ma bande. Ce sont des brutes et rien ne leur fait peur. Parfois même, ça me fout la trouille.

Le message était clair.

— Je voulais que vous compreniez ce qui se passe dans cette ville, reprit-il après une pause. Leadbetter n'avait confiance en personne lorsqu'il a débarqué. Notre boulot était d'ouvrir les yeux, de surveiller et d'emmerder les truands de l'extérieur. Leur foutre suffisamment la trouille pour qu'ils déménagent, et faire la distinction entre les indigènes qu'on respecte et les autres qu'on reconduit hors des limites du comté à la moindre incartade. Le plus difficile, c'est de ne pas marcher sur les pieds des autres services. Si on tombe sur une pute, les Mœurs se mettent à râler. Si c'est une partie de dés, la Brigade des jeux rentre en ébullition. Ce sont ensuite des histoires à n'en plus finir. On se débrouille, c'est sûr, mais... Je commence à me fatiguer d'aller arrondir les angles avec la direction, qui nous regarde de toute façon d'un mauvais œil. Leadbetter et Findley étaient deux petits malins dans leur genre : ils nous ont donné un statut indépendant, qui nous permet de n'en référer qu'au conseil municipal... et encore : à une commission spéciale triée sur le volet.

— Vous ne faites pas partie de la police locale ?

— On s'arrange avec eux quand il le faut, mais Walters ne peut pas nous virer. On est donc plutôt indépendants. Il n'aime pas ça, mais ne

peut rien dire. Sinon, on serait probablement en train de classer des dossiers dans le Kansas...

— Il vous tire dans les pattes ?

— Pas ouvertement, mais il veut reprendre le contrôle. C'est un sournois, Herb. Enfin... Je crois que je parle trop, pas vrai ?

Le silence retomba. Dutch avait des regrets sur la confiance qu'il m'avait accordée. Il était maintenant juste assez amical pour ne pas paraître hostile. Dehors, la pluie n'était plus qu'une fine ondée. Sans nous concerter, nous décidâmes de sortir et d'affronter les intempéries. En marchant vers l'entrée, Dutch me mit en garde :

— Quand vous connaîtrez l'équipe, vous pourrez aller et venir comme vous voulez, mais, pour l'instant, vaudrait mieux que vous restiez avec moi.

Je m'arrêtai net et il faillit me rentrer dedans.

— Vous avez eu des démêlés avec le FBI ?

— Disons qu'on s'est chamaillés plusieurs fois, admit-il en me considérant de ses yeux bleu saphir.

La pluie devait l'empêcher de voir clairement à travers ses lunettes.

— Qui ne s'est pas engueulé une fois avec eux ? Moi, je suis de votre côté. Vous avez déjà eu des contacts avec le Freeze, auparavant, non ? Vous connaissez bien Mazzola, même.

— Comme je vous l'ai dit, dans cette boutique, on travaille sur les cas particuliers. A chaque situation, y a une réponse personnalisée. Ces gars-là ne se font même pas confiance, parfois.

— Et vous alors ? demandai-je, vaguement en colère. Vous réservez votre jugement ? Je suis encore sous observation ? Où vous situez-vous ?

— Pour l'instant, sous la pluie, en train de me tremper, alors si vous le voulez bien, on finira cette petite discussion à l'intérieur. Je suis plus grand que vous et j'ai plus de surface à mouiller.

5

LE MAGASIN

Je pénétrai donc dans ce saint des saints sous la protection de Dutch Morehead. Je m'étais déjà trouvé dans une situation semblable. Les flics locaux n'aiment pas les agents fédéraux, parce que ces derniers les traitent comme des gosses. Ma section, plus particulièrement chargée des affaires de racket au niveau de l'Union, se comportait différemment : nous étions en permanence obligés de travailler à l'échelon local, pour orienter les enquêtes dans la bonne direction. Parfois, ça prenait du temps pour leur faire comprendre ! Dans cette histoire, je n'en avais pas beaucoup devant moi : je décidai donc de rouler les mécaniques pour en gagner. J'arrêtai Dutch devant la porte.

— Quand j'ai des doutes sur l'endroit où je me trouve, je prends une carte routière, fis-je d'une voix cassante. Si votre bande décide de me mettre à l'épreuve, ou je ne sais quoi, alors on n'y pense plus et je joue cette partie en solo.

Il sourit d'un air condescendant.

— Arrêtez vos conneries...

— Ce ne sont pas des conneries, Dutch, insistai-je. Je me fiche de l'état de vos glandes. Je ne suis pas venu ici pour enquêter sur vous et votre bande de rastas.

— Mais pourquoi montez-vous sur vos grands chevaux, comme ça, sans crier gare ?

— Vous savez de quoi s'occupe le Freeze ? C'est le nom qu'on donne au Federal Racket Squad. Amusant, non ? Nous sommes la seule boutique fédérale qui travaille avec les flics de la rue. Le FBI, le fisc, les douanes, le ministère de la Justice, tous travaillent seuls avec leurs propres méthodes et se foutent totalement de ce que les péquenots peuvent penser.

— Et vous pas ? Vous êtes bien venu pour alpaguer Tagliani, oui ou non ?

— Je suis venu pour savoir ce qu'il fabrique dans le coin..

— Fabriquait...

— Ouais... Mais s'il était là, le reste de sa bande n'est pas loin. Je connais ce gang, Dutch. Je le connais mieux que quiconque. D'accord, je veux les avoir. Et vous, que voulez-vous faire dans cette histoire ? Envoyer les fleurs ?

Il alluma une nouvelle cigarette et tira dessus en m'observant fixement.

— Ecoutez, Kilmer. Avant, quand on m'a donné une mission dans cette charmante bourgade, on m'a dit de maintenir les organisations du crime à l'écart de la Ville perdue. Et puis, brusquement, votre patron me bigophone pour m'annoncer qu'on est littéralement submergés par les *mafiosi*. Vous croyez que ça me fait plaisir ? A moi ! A mes gars ? On a l'air de quoi, à votre avis ?

— C'est quand même pas Cisco qui les a invités à Dunetown, rien que pour vous faire chier, Dutch, fis-je en souriant. Il a simplement reconnu un visage dans la rue et vous a passé le mot. Le FBI, par contre, serait arrivé en force et vous n'auriez même pas pu obtenir d'eux la moindre information. Même pas l'heure qu'il est.

— Pour ça, vous avez raison...

— Alors ? On y va au coude à coude et on les coince ensemble ?

— Si personne ne nous devance...

— OK. Vous dites à vos gamins que le temps du bizutage, c'est fini, fis-je sans me départir trop vite de ma mauvaise humeur de comédie. Je ne ferai pas de grandes promesses et je ne suis pas venu ici pour impressionner les foules, mais puisque vos gars sont aussi durs à cuire que vous le dites, ça ira plus vite si vous me témoignez tout de suite de la confiance.

C'était pas si mal joué : ce Dutch et sa bande étaient de drôles de zèbres.

— Sensible, avec ça ! s'exclama Dutch en riant.

Il m'ouvrit la porte et nous nous retrouvâmes devant un sas d'accès, un peu comme dans les prisons : une énorme vitre sans tain, probablement blindée au maximum. Une porte s'ouvrit après une petite seconde de battement. A l'intérieur, se trouvait un flic en uniforme noir chargé, dans l'obscurité de son poste d'observation, de garder l'entrée. Une mitraillette Uzi pendait à un crochet à côté de lui.

— Vous attendez une attaque d'un instant à l'autre ? demandai-je.

— C'est une sécurité nécessaire : personne ne peut rentrer sans l'autorisation de l'un de nous. Pas même le chef de la police, le maire ou le président des Etats-Unis.

— Belle arme, fis-je en indiquant l'Uzi d'un geste du menton.

— C'est de la récupération. On est forts pour ça... Et pour d'autres choses...

A l'intérieur, tout le devant du magasin avait été divisé en une demi-douzaine de bureaux de forme cubique. Derrière ceux-ci, au centre du bâtiment, se trouvait une salle remplie d'ordinateurs, qui, à première vue, me semblaient plutôt sophistiqués, ainsi qu'un central téléphonique. Plus loin derrière, il y avait une salle de réunion avec des tableaux noirs et des panneaux de liège. Sur un mur

de cette même pièce, avait été installé un écran de télévision d'au moins deux mètres de large et la vue des meubles qui occupaient cet endroit me fit sourire : il s'agissait d'une vingtaine de chaises de lycée avec un écritoire rabattable. Dutch me confia que cette salle était connue sous le nom de « la Maternelle ».

Deux autres salles occupaient le fond de ce vieux supermarché désaffecté. L'une d'elles était une cellule de garde à vue assez grande pour loger un corps d'armée et l'autre s'intitulait « Opérations vidéo ». Je comptai trois flics en uniforme parmi le personnel : le portier, une Noire au central d'appel et un autre type.

— Ces trois flics en uniforme font partie de votre personnel, ou bien c'est un prêt de la locale ?

— Sont là à l'essai. S'ils peuvent s'en sortir avec le train-train quotidien, ils pourront peut-être entrer dans l'équipe. Comme ça, on peut voir s'ils savent tenir leur langue.

Je décidai d'enfoncer définitivement le clou au sujet du problème immédiat que Morehead et sa bande me posaient.

— Avant que le reste de vos gars ne se pointe, on peut en finir avec la question des fédéraux ?

— On en a fini. Ça baigne...

— Comme vous voudrez... fis-je d'une voix acide, histoire de l'énerver un peu.

— OK, soupira-t-il, au comble de l'exaspération. Présentons les choses comme ça : d'abord, on a essayé de travailler avec les services du fisc, mais c'était un peu comme prêter votre montre à Jesse James. Ou bien ils s'amusent à vous ridiculiser, ou bien ils font bande à part : au bout du compte, nous nous sommes fait avoir.

— Je n'ai rien à redire à ça, Dutch...

— Des *Pfutzilukers !* Voilà ce qu'ils sont ! tonna-t-il

— Parfaitement d'accord. Ça veut dire quoi, *Pfutz... ?*

— J'en laisserais pas entrer un ici, à moins qu'il présente un mandat et se fasse accompagner par le Corps des Marines tout entier ! Le FBI, c'est exactement la même histoire. Tout ce qu'ils cherchent, c'est a briller à Washington. S'ils peuvent tenir une conférence de presse après une opération, ils sont ravis. Demandez-leur un service et ils ne répondent même pas au téléphone.

— J'ai eu la même expérience avec eux, fis-je.

— Ces salopards vous piquent vos informations, passent des accords qui foutent votre affaire en l'air. Ils violent les droits les plus élémentaires et s'en sortent toujours à la fin, tandis que vous vous retrouvez le bec dans l'eau !

Il agitait maintenant le bras comme un chef d'orchestre. J'approuvai son petit discours d'un hochement de tête.

— Bon, on est d'accord, repris-je plus calmement. Moi, le Freeze, nous ne cherchons pas à tirer la couverture à nous. Tout ce qui nous intéresse, ce sont des informations. Des mafieux sont en train de prendre le contrôle de la ville. Il nous faut connaître leurs relations, savoir comment ils opèrent, comment ils ont infiltré Dunetown, qui

ils ont dû acheter pour ça, quels sont leurs rapports avec les autres bandes locales ou nationales. OK ? Pas de conflits d'intérêts. Rien de tout ça. Je me fiche de faire des étincelles à Washington.

— On verra, grogna-t-il, toujours sur la défensive.

Je haussai les épaules :

— Si c'est ce que vous voulez...

— Vous vous en sortirez... On dit que vous êtes fort.

— Je fais ce que je peux, répondis-je avec humilité.

— D'après votre patron, vous êtes un as.

— En ce qui me concerne, si nous rassemblons assez d'éléments pour faire plonger quelqu'un, ça peut aller devant une cour d'Etat ou une cour fédérale, je m'en fiche. Ce que je cherche, d'habitude, c'est à obtenir le max d'un procès. Si le procureur local est un dur, ça me va. Je préfère en tout cas un procès local favorable à un procès fédéral où je me fais jeter !

— Ça me semble normal. Personne n'aime ce type de déconvenues...

— Quel est le genre de votre procureur, à propos ?

— C'est une femme. Elle s'appelle Galavanti et elle est mauvaise comme une teigne.

— Contre qui elle s'en prend ? Eux ou nous ?

— Contre tout le monde, sourit-il. Si votre affaire présente des lacunes, elle vous donnera envie de rentrer dans les ordres...

— Bien. On pourra peut-être s'entendre...

— J'avais jamais entendu parler de votre service avant que ce type, Mazzola, se pointe un jour, m'invite à déjeuner et me fasse le même numéro que vous, avoua Dutch en se détendant un peu.

Mazzola, Cisco pour les amis, était mon patron au Freeze. Il m'avait annoncé la couleur à propos de Dutch Morehead et je commençais à m'apercevoir qu'il ne blaguait pas.

— Et vous n'êtes pas convaincu...

— C'est pas ça. Comme apéritif, il a proposé une participation.

— Quel genre ?

— Le genre de Stick...

— Stick ? C'est quoi, cette bête-là ?

Il me dévisagea, l'air de se demander de quelle pluie je tombais.

— Ben... Vous savez : Stick. Parver, quoi. Jusqu'ici, il est parfait.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il me racontait, mais, avant que je ne puisse aller plus loin, il prit un microphone rouge, qui le reliait à toutes les voitures de sa section, et convoqua tout le monde dans la salle de réunion.

J'en profitai pour entrer dans un bureau vide et appeler mon hôtel. La réception me passa Cisco, qui se trouvait au restaurant. Il était venu de Washington pour me mettre au parfum, mais, comme la situation avait radicalement changé en quelques heures, je ne savais pas très bien ce qui m'attendait au tournant.

Cisco était un ami un peu bizarre. Son influence sur ma vie était indirecte, mais constante. Notre intermédiaire principal était la compagnie de téléphone : depuis sept ans que je le fréquentais, je ne

l'avais jamais vu chez lui, je ne connaissais pas sa famille et je n'avais qu'une idée très vague sur ses goûts personnels, sinon qu'il avait un penchant affirmé pour les vitamines et la nourriture diététique. Il était également obsédé par la perte de ses cheveux, mais, là, c'était visiblement une cause perdue.

— Désolé de t'empêcher de bouffer tranquillement, dis-je quand il arriva au bout du fil. J'aurais bien appelé plus tôt, mais j'étais occupé. Le marché est à la baisse : Tagliani, Stinetto et la femme de Tagliani sont à la morgue.

— Oui, on m'a dit ça, répondit-il d'une voix neutre. Des détails ?

— Ça s'est passé chez lui, il y a trois heures. Pour eux, ça s'est fait de façon très classique : armes de poing. La femme a pris une bombe dans les gencives. Sale affaire pour elle. Visiblement, leur petit commerce n'était pas inconnu des tueurs. Enfin, ça m'a l'air d'être une liquidation...

— Mmh... Je voudrais que tu restes sur place.

— D'ac. Combien en as-tu repéré pour l'instant ?

— Toute la bande est ici, sauf Tuna Chevos et son porte-flingue...

— Nance, coupai-je, sentant la moutarde me monter au nez : nous n'étions pas précisément des copains, Nance et moi. Ils doivent être ici. Je suis prêt à le parier.

— C'est possible, mais c'est pas une vendetta, alors tu l'oublies. OK ?

— D'accord.

— Tu l'oublies, Jake. Tu m'as compris ?

— Je ne suis pas sourd !

— Pourquoi tu t'énerves comme ça ?

— C'est rien. Seulement, je traque ce gang depuis quoi, quatre, cinq ans ?

— Près de cinq ans, oui... soupira-t-il au bout du fil.

— Ça me déprime un peu de voir le croque-mort gagner la course.

— Je comprends. Rappelle-toi pourquoi tu es ici. Je veux des informations. Où es-tu en ce moment ?

— Dans le repaire de Morehead.

— Un type bien, fit Cisco. Un peu expéditif en matière de procédure, toutefois.

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Jusqu'ici, il me traite comme un chien.

— Donne-lui un peu de temps, fit Cisco d'une voix apaisante.

— Que se passe-t-il si les choses s'emballent ? Si j'ai besoin d'aide ?

— Tu auras Mickey Parver.

— C'est celui qu'on appelle Stick ?

— Exact.

— Je ne voudrais pas avoir l'air idiot, mais comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de ce type jusqu'à présent ?

— Tu ne lis pas le rapport hebdomadaire, ça n'a rien d'étonnant ! Il...

— Oh, oui, il me semble me rappeler, mentis-je.

— Me raconte pas des histoires, Jake, tu n'as pas lu le rapport hebdomadaire du service depuis l'invention de l'imprimerie.

— Ça fait combien de temps qu'il est dans la maison ?

— Un an environ... Tu le trouveras à ton goût... Il est jeune et encore plein d'énergie. Ne me le gâche pas. Il te ressemble pas mal, du reste : un solitaire. Vous pouvez vous rendre service l'un l'autre.

— Je n'ai pas le temps de garder un gosse qui...

— Qui t'a parlé de ça ? Pas moi, en tout cas.

— Tu avais l'air de dire que...

— J'ai eu l'air de dire ce que j'ai dit, c'est tout ! Ne pousse pas trop loin le bouchon, Jake. Je veux des informations, compris ? Tu es juriste et tu t'es toujours borné à suivre la loi à la lettre. Ne change pas ta manière. Je voudrais que Stick en prenne un peu de la graine.

— J'ai l'impression qu'il ne va pas apprendre les bonnes manières ici. Morehead n'est pas exactement spécialiste dans ce domaine.

— C'est bien pour ça que tu es là. Donne-leur à tous ce qui leur manque : les pieds sur terre.

— Et si j'ai besoin d'autre chose que d'un amateur, demandai-je froidement.

— Il ne serait pas chez nous, s'il n'était pas de première, et tu le sais, grommela Cisco, exaspéré. Cesse de jouer les *prima donna*. C'est un type au poil quand on a des ennuis. Tout ce que je dis, c'est que si la mayonnaise prend, il faut que l'affaire soit aux petits oignons : pas d'écoutes illégales, pas de trucs qui ne tiendront pas devant un juge.

— OK...

Cisco ne put résister au plaisir d'une petite vacherie :

— Et qui sait ? Mike saura peut-être te convaincre d'envoyer un rapport de temps en temps. Toutes les semaines, par exemple ?

— Mmh...

— Dutch a un joli ordinateur dans sa forteresse. Tu peux te relier directement au nôtre à Washington.

— Exact...

— Peut-être pourra-t-il t'aider aussi dans ce domaine ? ajouta Cisco, sarcastique.

— Bien sûr.

— Stick nous a envoyé les photos de Tagliani dans son message hebdomadaire. C'est comme ça qu'on les a repérés.

Je commençais à détester ce gosse qu'ils appelaient Stick. Il avait l'air d'un lèche-cul de première bourre.

— Pour combien de temps restes-tu ici ? demandai-je.

— Juste ce qu'il faut pour dire bonjour. Je repars demain.

— Dommage, la fête va commencer...

— Faut bien que quelqu'un s'occupe de ton compte en banque, Jake. On est en pleine discussion du budget... Ce qui me rappelle que tu es deux mois en retard dans tes rapports de frais et que tu n'as pas rempli de compte rendu de terrain pour...

— Parle-moi de ce Parver, demandai-je pour changer de sujet.

Soupir à l'autre bout du fil.

— Je veux ces notes de frais, compris ?

— D'accord, d'accord. C'est comme si tu les avais...

— Avant de venir chez nous, Parver a travaillé en civil à Washington, puis au Narcotic Bureau. Après, il est passé à la lutte antimafia de la capitale. Et, avant tout ça, il a fait son temps au Viêt-nam. Dans les Renseignements de l'armée. C'est un costaud.

— Et pas trop fatigué de la vie, hein ?

Cisco ricana comme si je venais de lui raconter une histoire cochonne.

— Je l'ai prêté à Dutch. Il est le seul à être au courant de cet arrangement. Dutch se débrouillera pour que vous fassiez équipe ensemble. Il te plaira. En tout cas, il plaît aux dames.

— Passons sur les détails...

— C'est con, pour Tagliani, reprit Mazzola. Je sais que c'est un coup dur pour toi...

— Bah ! Prenons-le comme ça : les contribuables vont s'y retrouver. Mais... je dois dire que ça m'aurait plu de le mettre au ballon, lui et son frangin.

— Encore une chose, Jake : tu n'es pas ici pour t'occuper de ce meurtre, ni d'aucun autre d'ailleurs. Il faut simplement savoir si Tagliani était lié à la Mafia et qui était derrière lui. Ça, c'est la priorité numéro un. On a peut-être une affaire classique, qui peut rapporter gros.

— Morehead m'a dit quelque chose d'amusant, tout à l'heure, dis-je. Qu'il avait tout sur bande magnétique.

— Quoi, tout ? Tu veux dire la liquidation de Tagliani ?

— Je présume. Il est resté évasif, ensuite, quand je lui ai demandé d'expliquer.

— Tu vas insister gentiment et tu me raconteras au petit déjeuner. Huit heures, au restau de l'hôtel, ça te va ?

— Huit heures. Ça baigne.

6

REJOUEZ-NOUS ÇA

Quand j'arrivai à la Maternelle, le personnel de Dutch commençait à se rassembler en bavardant. Dutch était en train de piquer des photographies sur le tableau en liège. Un coup d'œil rapide me permit d'être certain que le gang des Tagliani était à Dunetown. Ils y étaient même venus en force. Deux têtes manquaient à la collection : celles de Tuna Chevos et de son tueur, Turk Nance. Mais, comme je l'avais déjà dit à Cisco, j'étais sûr qu'ils se trouvaient en ville, quelque part.

— C'est bien la bande de Tagliani, annonçai-je à Dutch. Ils y sont tous, sauf deux. On les connaît sous le nom de Triade de Cincinnati. On peut savoir comment vous les avez ferrés ?

— Jamais entendu parler de Charlie Flowers ? demanda Dutch.

— L'Oreille ?

— Charlie est unique en son genre, non ? fit Dutch avec un sourire.

— Tout le monde dans le métier a entendu parler de Charlie L'Oreille.

— Et qu'avez-vous entendu dire de lui ?

Charlie L'Oreille était une légende vivante dans notre corporation. On disait qu'il avait le meilleur réseau de mouchards du pays, que son cerveau était un véritable ordinateur, qu'il avait du sang indien et qu'il était le meilleur pisteur encore en vie. Charlie pouvait trouver une empreinte de pas dans un pot de miel. Je racontai ça à Dutch et son sourire s'élargit.

— Et vous l'avez déjà croisé ?

— Non, je n'ai jamais rencontré de légende vivante.

— Et qu'est-ce qu'on vous en a dit récemment ?

Il posait la question à la manière de quelqu'un qui connaissait déjà la réponse. J'hésitai un instant.

— Le bruit court qu'il s'est mis à picoler et qu'il a dû se retirer des affaires.

— Vous prêtez l'oreille aux mauvaises langues, mon vieux, fit Dutch en pouffant de rire. Vous voyez ce gentleman en tweed, au

deuxième rang ? C'est Charlie L'Oreille, et il n'a jamais touché une bouteille de sa vie.

Je me tournai vers lui. C'était un petit homme trapu, impeccablement habillé dans un costume de tweed, avec une cravate de bon goût. Sa moustache était méticuleusement entretenue et ses mains aussi. On aurait dit un maître de danse et de bonnes manières. Effectivement, il lui manquait l'oreille droite. Il l'avait perdue dans une bagarre avec une petite frappe, du temps où il était jeune policier à Saint-Louis. La crapule lui avait arraché le pavillon à coups de dents.

Il discutait avec une sorte de bonhomme échevelé, vêtu à l'opposé de ses goûts vestimentaires : cuir de Hell's Angel et blue-jean. Son visage semblait avoir été sculpté au moule à gaufre.

— Flowers est doté de la mémoire photographique la plus extraordinaire que je connaisse, expliqua Dutch. Enfin, pour en venir à votre question, il n'a pas repéré Tagliani, mais deux de ses copains, des gros bonnets de l'extérieur. Ils étaient aux courses l'autre jour. Pas faciles à prendre, ces cocos-là. Tagliani non plus, mais, comme il a dépensé pas mal, Charlie s'est accroché et les a eus au télé. Stick a envoyé les photos à Mazzola en lui racontant que Turner, c'était son nom à l'époque, voyait beaucoup de monde et jetait l'argent par les fenêtres, comme s'il possédait la banque d'Angleterre. Mazzola n'a eu qu'un seul coup d'œil à donner et on s'est retrouvés avec un Tagliani au lieu d'un Turner sur les bras. C'était la semaine dernière.

— Travail rapide.

— Pour pas grand-chose, cependant.

— Et à qui parle-t-il ?

— Vous voulez dire le blanc-bec en cuir ? C'est Chino Zapata. Je souffre pour notre belle langue chaque fois qu'il ouvre la bouche. A part ça, il s'imagine que Miranda est une république bananière d'Amérique du Sud, mais il est capable de suivre un tourbillon de poussière sans le lâcher d'une semelle et ça au milieu du Texas, s'il le faut. Son direct vaut bien celui de Jack Dempsey.

— Et vous l'avez trouvé où, cet oiseau rare, si ce n'est pas indiscret ?

— Police de Los Angeles. On dit qu'ils l'ont recruté pour ne pas l'avoir sur le dos dans la rue. Je ne pense pas qu'il admettrait ça, mais, quand je l'ai engagé, il infiltrait une bande de Hell's Angels. Il lui en est resté quelque chose, j'ai l'impression, conclut-il en souriant.

— Et comment êtes-vous arrivé à le convaincre ?

— Je lui ai simplement dit qu'il pourrait prendre sa moto et s'habiller comme il voudrait.

— Vous êtes sûr qu'il n'infiltre pas la police pour le compte des Hell's Angels ?

La salle était maintenant à moitié remplie et on ne s'entendait plus parler. Tout le monde braillait et fumait. On passait encore les tasses de café à l'entour. C'était mon premier contact. Dutch continua à me présenter son équipe :

— Derrière Zapata, c'est Nick Salvatore, un vrai dur, celui-là. Son

papa était le *soldato* d'un petit *mafioso* au sud de Philadelphie. Il a sauté en essayant de piéger la voiture d'un politicien local. Il vous racontera toute l'histoire si vous restez quelque temps avec nous. Ce qu'il faut en retirer, c'est qu'il déteste passionnément la Mafia. Pour lui, c'est une croisade de travailler ici. Dans la rue, il est plus habile que Zapata. Il n'a pas beaucoup de relations, mais il sait ce que les Italiens pensent. C'est utile.

Salvatore n'avait pas un style bien précis, à part celui de ne pas en avoir. Il était vêtu d'un T-shirt *Grateful Dead* avec une tête de mort sur la poitrine, d'une veste en nylon et d'un jean. Il ne portait qu'une seule boucle d'oreille sous ses longs cheveux bouclés et il était difficile de déterminer s'il avait décidé de se laisser pousser la barbe, ou s'il avait perdu son rasoir.

— La boucle d'oreille, c'est l'alliance de sa mère, chuchota Dutch. Il est très susceptible à ce sujet et il a aussi une queue de billard sciée avec un manche plombé sous son aisselle.

Je n'arrivais pas à décider lequel des deux s'habillait le plus mal.

— Zapata ne connaît rien de mieux, répondit Dutch. Et Salvatore s'en fiche. Il ne saurait même pas vous dire ce qu'il a actuellement sur le dos si on lui bandait les yeux.

— Il y a aussi Cow-Boy Lewis, à côté.

C'était un grand échalas de la même taille que Dutch, coiffé d'une casquette de base-ball, un bandeau noir sur l'œil gauche et pas un pouce de graisse de rab.

— C'est certainement le plus coriace de tous. Il n'est pas bavard, mais, lorsqu'il parle, ça vaut le coup de l'écouter. Il a une pensée très logique. En plus, dans l'action, il ne pose pas de questions. Il obéit. Vous lui dites : « Cow-Boy, faut faire sauter cette porte », et la porte vole en éclats. Sans problèmes, sans états d'âme, il n'a absolument peur de rien.

— Aucun d'eux n'a l'air de craindre quoi que ce soit.

— Ouais, je suppose, ricana Dutch. Lewis est spécial, malgré tout : il a une résolution à toute épreuve. Il a commencé comme joueur de hockey, mais ça n'a jamais marché très fort. Ses démarrages étaient un peu lents et il jouait trop personnel.

— Pas idéal pour une équipe de flics, fis-je remarquer.

— On ne peut pas être parfait... L'homme qui porte une fleur à la boutonnière, c'est Pancho Callahan, poursuivit Dutch. C'est un ancien vétérinaire, diplômé de l'université de Los Angeles. Il passe son temps sur le champ de courses et ne parle que de chevaux. Si vous lancez le sujet, il ne s'arrêtera plus !

— Et Stick ? Quel genre d'homme est-ce ? demandai-je.

— Sympa, laissa tomber Dutch après avoir réfléchi un instant. Très gentil, aussi. Il a un sens de l'humour assez bizarre, mais il est plein de ressources. Ouais, c'est ça : Stick, c'est un gars plein de ressources.

— Mmh... Je ne voudrais pas me mettre trop en avant d'entrée de jeu, mais je connais la bande de Tagliani et je pourrais aider vos gars...

Dutch baissa la tête avant de marmonner son accord.

— Laissez-moi d'abord vous présenter, fit-il avant d'élever la voix pour s'adresser aux autres. Bon, OK, les gars. Du calme. Vous savez tous ce qui s'est passé ce soir... *Scheiss!* Personne ne m'écoute ou quoi ! Il manque la moitié de l'équipe ! Où sont-ils ?

— Peuvent pas entendre : sont hors de portée radio, fit une voix dans le fond.

— OK, soupira Dutch. Reprenons : vous savez que Tagliani et Stinetto, enfin Turner et Sherman, ont été refroidis. On a eu la chance d'enregistrer, grâce à Mr. Lange, qui est allé réparer le téléphone chez Tagliani, leur assassinat en direct. La maison était sous écoute, mais plus particulièrement le salon, et c'est précisément là qu'il fallait être.

Dutch poussa le bouton d'un petit magnétophone à cassettes. Pendant au moins deux minutes, il n'y eut qu'un grand silence parsemé de sons naturels, de chants d'oiseaux et de bruits de moteurs. Puis, assez loin, on entendit un carillon de porte. Quelqu'un entra dans la pièce, alluma une cigarette, posa des journaux sur une table.

— Hey, Nicky, *bom dia*, ça a marché, aux courses ?

C'était la voix de Tagliani. Depuis cinq ans, j'avais l'habitude.

— J'ai perdu un paquet !

La voix de Stinetto.

— Comment ça, tu as perdu ? C'était arrangé. Midnight Star dans la troisième ! Je te l'ai dit ce matin.

— Ouais, mais dommage que les sept autres n'aient rien voulu savoir...

— Je ne te crois pas. C'était du tout cuit et tu...

A ce moment de la conversation, il y eut un bruit de verre brisé, des cris et des jurons dans tous les coins.

Tagliani : « Non, non... ! »

Stinetto : « Salopard... »

Plusieurs coups de feu. D'armes différentes.

Un cri d'homme. « Nicky ! » Tatatata... Une rafale de mitraillette à tir rapide. On aurait dit une fraise de dentiste.

Bang !... Bang ! Une arme puissante. Probablement un .357. Quelque chose de lourd heurta le sol, écrasant du verre dans la chute. Deux coups de feu supplémentaires, espacés.

Bruits de pas précipités et le son de quelque chose d'autre heurtant le sol. Un grésillement.

Une voix de femme. Terrifiée et lointaine. Les halètements se rapprochèrent. Un grand hurlement tout près du micro.

Baoum !

L'explosion avait démoli l'installation d'écoute. Dutch poussa le bouton d'arrêt.

— Et voilà...

— C'est charmant, fit Charlie L'Oreille. Dommage pour la femme.

— Dommage pour tous, répliqua Dutch. Ils nous étaient plus utiles vivants que morts.